

Effets subjectifs des discours contemporains sur les parlêtres

Jean-Pierre Lebrun

J'ai accepté la charge d'avancer ce qui sera discuté au cours de notre séminaire sans du tout ni prétendre à l'exhaustivité de ce qui devra y être travaillé, ni à l'exclusion d'autres points de vue bien évidemment. Ceci est donc un document de travail et je demande explicitement de ne pas le diffuser hors de notre groupe de travail.

Je vais partir d'une double critique qui m'a été souvent faite depuis la publication d'*Un monde sans limite* et davantage encore depuis celle de l'entretien avec Melman *L'homme sans gravité*.

Depuis la parution de mon livre *Un monde sans limite*, j'essaye en effet de rendre compte des effets de la mutation de la façon de faire société sur les subjectivités, ce qui m'a valu aussitôt deux critiques précises : la première est de faire de la sociologie, la deuxième de vouloir en revenir au père d'hier.

A la première de ces critiques, j'ai une double réponse : d'abord que Freud lui-même voulait étendre sa discipline et interprétant le monde qui était le sien.

Ainsi, à l'occasion de sa première lettre à Romain Rolland, datée du 4 mars 1923, Freud lui envoie son dernier ouvrage, "Psychologie collective et analyse du moi" (paru en 1921) *non que je tienne cet écrit, ajoute-t-il, pour spécialement réussi, mais parce qu'il montre le chemin qui conduit de l'analyse de l'individu à la compréhension de la société.*"

Plus tard, en 1935, dans le post-scriptum à sa *Selbstdarstellung* (Sigmund Freud par lui-même) Freud écrit : *"Après le détour, qui m'avait pris toute une vie, par les sciences et la psychothérapie, mon intérêt était revenu aux problèmes culturels qui avaient jadis captivé le jeune homme qui s'éveillait à peine à la pensée"*.

Dans son commentaire pour présenter cette autoprésentation du travail de Freud, Jean-Bertrand Pontalis commente cette dernière phrase : *"Ces lignes à elles seules attestent que la psychanalyse, quand elle s'éloigne de son sol natal, de son site privilégié, à savoir le traitement analytique, ne saurait être qualifiée de "psychanalyse appliquée". Elle ne fait que poursuivre son investigation, ses explorations, dans d'autres territoires. Elle va voir ailleurs mais elle demeure elle-même"*.

Ces quelques propos qui me permettent de soutenir que le psychanalyste qui s'occupe de la vie sociale ne fait pas de la sociologie mais qu'il étend son interprétation à l'ensemble de la vie collective. C'est dans cet esprit que j'ai soutenu depuis même la parution de mon livre sur la médecine, d'*Un monde sans limite* ensuite et que l'échange avec Charles Melman dans *"L'homme sans gravité"* a largement élargi et renforcé.

Je reviendrai plus loin sur-le-champ que cela recouvre aujourd'hui.

J'ajouterai simplement ici que Lacan n'a jamais transigé sur cette question. Pour preuve, s'il en fallait, son propos dès le premier rapport de Rome en 1953 : *Qu'y (à la pratique analytique) renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque.*

Une autre distance que je veux prendre est à l'égard de ceux qui voudront lire les critiques que j'adresse au monde actuel comme une façon de vouloir en revenir au monde d'hier.

En aucun cas, il ne s'agit pour moi d'un tel retour en arrière. Je suis très conscient de la fin d'un monde (et non pas du monde) qu'il n'est pas possible, ni même souhaitable, de restaurer ; l'objectif de davantage de justice et d'égalité qui est à l'ordre du jour contient la possibilité d'une nouvelle disposition qui serait davantage égalitaire. Mais ce qu'il nous faudra prendre en compte, c'est à quel point ce nouveau monde croit pouvoir se libérer des contraintes d'hier sans s'apercevoir que lesdites contraintes sont parfois toujours au programme et que le travail va consister à devoir les intégrer sans l'appui des moyens (que donnait la structuration hétéronome) dont nous disposions auparavant.

Certains ont aussitôt voulu - et veulent toujours - entendre mon propos comme voulant restaurer le père tel qu'il fonctionnait dans le monde d'hier. Or cela n'a jamais été ma position¹. Il me semble en effet que notre vœu de nous dégager des contraintes hétéronomes du monde d'hier a toute sa légitimité tant cette façon de faire lien social avait entraîné des abus et des excès liés précisément au patriarcat et à la religion. S'il fallait renvoyer à un film pour illustrer ces méfaits, pensons, par exemple, au "Ruban blanc" de Michael Haneke (sorti en 2009). Par ailleurs, c'est bien dans la perspective d'atteindre un "mieux-être ensemble" qu'il faut entendre le changement que d'aucuns ont qualifié de "mutation anthropologique".

Citons à ce propos ce qu'écrit Marcel Gauchet dans son dernier livre, *Le nœud démocratique*² : nous serions en présence d'une mutation profonde porteuse d'un espoir *visant à mettre en place une version de l'Un collectif incomparablement supérieure à celle qui résultait de l'organisation religieuse*. Et l'auteur d'ajouter : *à la différence de celle-ci, en effet, elle se sait pour ce qu'elle est, elle est en pleine possession de ses raisons et de ses moyens, de telle sorte qu'elle ne peut être regardée autrement que comme la forme achevée de l'établissement humain*³.

Autrement dit, pas question de discréditer le vœu actuel d'émancipation mais, en revanche, s'impose la nécessité de faire entendre qu'elle ne pourra se faire sans intégrer certaines limites, ni sans reconsidérer les obligations nouvelles que nous impose cette structuration désormais autonome.

La position que je soutiens à ce propos peut se décliner en trois moments : c'est premièrement, que la fin du père est bien à l'œuvre et ce changement rend compte de la nouvelle manière de vouloir faire lien social (non plus verticalement mais horizontalement, non plus religieusement mais laïquement).

¹ Je devrais nuancer car dans *Un monde sans limite*, paru en 1997, je ne fais pas suffisamment la distinction entre fonction paternelle et patriarcat. C'est suite aux remarques et critiques constructives des collègues que j'ai précisé ma pensée et établi clairement cette distinction dans *Malaise dans la subjectivation* paru en 2001 et annexé à la ré-édition en poche Erès du *Monde sans limite*. Le livre de Michel Tort *Fin du dogme paternel* publié en 2005 s'est acharné sur *Un monde sans limite* et a – je suppose pour les besoins de sa cause – ignoré mes réajustements parus plus tard et s'est contenté de m'épingler comme défendant nostalgiquement le père d'hier comme si je n'avais pris aucune distance. Il n'a évidemment pas eu beaucoup de difficultés pour trouver des alliés à sa cause tant notre « je ne veux rien en savoir » est bien installé. Pourtant, ce que j'ai avancé dès ce moment et avance depuis sans coup férir se trouve de plus en plus ratifié par la clinique d'aujourd'hui.

² M. GAUCHET, *Le nœud démocratique*, Gallimard, 2024.

³ *Ibid.*, p. 79.

Nous l'avons nous-mêmes, à plusieurs endroits dans nos livres⁴, montré en précisant que nous étions passés d'un mode d'organisation collective centré sur la place d'exception, perçu comme d'emblée vertical et pyramidal à un autre en réseaux, qui se caractérisait par son horizontalité, sans place d'exception mais aussi, de ce fait, sans arriver à lui tout seul à faire du Un avec ces "épars désassortis"⁵.

C'est ce trait qui s'avère aussi déterminant dans l'évolution actuelle ainsi que le précise Gauchet : *Société il y a, en effet, à partir du moment où une identité collective est en mesure de se maintenir au-delà et en dépit du renouvellement constant de ses membres, membres dont le sort inéluctable est de naître et de mourir. Ils passent, elle demeure. De ce point de vue, l'extériorisation religieuse du fondement et la structuration hétéronome qui va avec sont des moyens infaillibles d'obtenir cette transcendance temporelle. (...) Sortie de la religion, cela a voulu dire renoncement à ce moyen de production de l'être-en-société. Il a fallu dès lors développer d'autres priorités que l'entretien de cette transcendance temporelle dépassant les existences individuelles*⁶.

Deuxièmement, que ladite fonction paternelle n'est pas à confondre avec le patriarcat même s'il est évident que cela a été très souvent de ce dernier qu'elle prétendait tirer sa légitimité. Et que de ce fait, aujourd'hui la question qui se pose devrait être : comment redonner sa légitimité à la fonction paternelle autrement qu'en nous appuyant sur le patriarcat ?

Ceci nous amène d'ailleurs devoir prendre distance d'avec les propos de Melman. Ainsi quand il répondait à ma question :

JPL : Au total donc, selon vous, il n'existe vraiment pas d'autre solution que le patriarcat pour assurer sa place au père, pour que l'exercice de la paternité s'avère possible, autorisé, autrement que sur le mode de la violence ?

CM. : Absolument, il n'y en a pas d'autre⁷.

Avec une telle réponse nous sommes évidemment contraints de ne pas trouver d'issue à l'évaporation (Lacan) de la fonction paternelle. Mais cela ne doit pas rester notre dernier mot !

Et, troisièmement, que nous avons aujourd'hui affaire aux conséquences multiples de cette méprise. La radicalisation et la polarisation croissante peuvent en effet être interprétées comme des répercussions à ce que, depuis un demi-siècle, la fonction paternelle confondue avec "le dogme paternel" a été délégitimée en même temps que ce dernier et que nous assistons aux conséquences cliniques de ce que pour les sujets formatés dans ce nouveau mode de lien social, ladite fonction paternelle n'a plus opéré.

S'ensuit la question à partir de ces constats, comment refaire du commun ? Peut-être d'abord en ne refusant pas de savoir car notre "je n'en veux rien savoir" est particulièrement consistant. Ceci levé, nous n'avons que la rationalité pour démontrer la pertinence de la fonction paternelle entendue comme ce qui permet à l'enfant de ne pas resté asservi au discours de la mère et à celle-ci de se dégager de sa préoccupation maternelle primaire. Ces deux derniers traits

⁴ Particulièrement dans *Un monde sans limite* (Erès 1997, Poche 2009), *Clinique de l'institution* (Erès 2008) et *Un immonde sans limite* (Erès 2020).

⁵ J. Lacan, *Autres écrits*, Seuil 2001, p. 573.

⁶ M. Gauchet, *ibid.*, p. 45.

⁷ C. Melman, *L'homme sans gravité*, Denoël 2002, Folio essais n°453, p.154.

entraînant la possibilité désormais de plus en plus souvent rencontrée d'un "inceste psychologique"⁸.

Nous sommes donc contraints de tenter de rendre compte de cette nécessité irréductible. Notons en passant que c'est peut-être le seul et dernier point commun à tous les psychanalystes : il faut que l'enfant se sépare de la mère. Il ne s'agit pas ici de charger celle-ci mais de reconnaître comme un trait de structure que tout enfant – in-fans – ne peut d'abord que consentir aux mots de ses premiers autres pour pouvoir – et même devoir - s'en départir pour trouver sa voie (voix) à lui.

Il nous faut encore ajouter que ladite fonction paternelle ne relève pas – loin de là – de la personne du "papa" et que ce travail de se départir du maternel n'est pas une question de pédagogie ou de comportement mais relève de comment cela s'est structuré dans l'inconscient d'un chacun.

L'actualité exige de nous de prendre la mesure de ce que, chez les êtres parlants, s'impose la fonction tierce du langage et que, si la fonction paternelle n'opère plus, cela entraîne des conséquences cliniques qu'il va nous falloir prendre en compte. Ainsi de l'ultra-narcissisme de certains, de la possibilité que leur donne le discours social de récuser toute limite qui leur est signifiée, de la rage d'obtenir - tout et tout de suite - ce qui est demandé, de l'absence de travail de deuil à leur programme, du risque de plus en plus fréquent du déclenchement d'une haine féroce – appelée souvent un pétage de plombs ! -, bref de consentir à regarder en face ce que signifie la violence d'aujourd'hui. Non plus une violence contre le pouvoir du Symbolique, mais une violence résultant de l'affaiblissement, voire de l'absence de Symbolique.

Rappelons encore qu'il faudra cesser de penser qu'on va d'emblée vers le pire, car nous avons bien comme objectif de gagner en liberté et en responsabilité. Néanmoins pour que celles-ci soient atteintes, nous devons interroger comment ce qui se passe dans la tête d'un chacun doit nécessairement et préalablement se construire pour permettre à l'individu de soutenir cela dans le commun.

La perpétuation de la démocratie passe par prendre en compte ces exigences de ce que parler, qui est notre lot d'humains – implique, et ce n'est pas sans raison que nous la sentons se fragiliser. L'évolution qui a eu lieu depuis un demi-siècle est à entendre comme la substitution d'un modèle de société à un autre. Il nous faut en prendre la mesure jusqu'à ses conséquences négatives, ce qui ne revient nullement à dénigrer cette évolution mais au contraire à devoir repenser – et à ainsi contribuer - ce qui est nécessaire pour la rendre effectivement possible.

Marcel Gauchet nous avait, à cet égard, prévenus : « *Pour des motifs hautement respectables, nous avons touché sans nous en rendre compte à des ressorts de la position subjective que nous ne soupçonnions pas. Il faut le regarder en face. Le combat des Lumières, ce ne saurait être, au nom des valeurs des Lumières, le refus obscurantiste d'explorer leur part d'ombre* »⁹.

La première des pistes – mais loin d'être la seule - est dès lors de profiter des avancées de la psychanalyse pour transmettre les irréductibles de notre condition d'êtres parlants, vivant ensemble autour du fait de se parler.

⁸ CF à ce sujet l'avant-propos écrit à l'occasion de la réimpression en Poche-Erès (2023) des *Couleurs de l'inceste* (Denoël 2013) : Un inceste psychologique.

⁹ M. GAUCHET, « L'enfant du désir », in *Le débat*, n° 132, nov-déc 2004, p. 121.

Il ne s'agit pas de penser que les psychanalystes auraient la recette du « bien vivre ensemble » ; ils ne l'ont pas, pas plus que quiconque d'ailleurs, mais en revanche ils connaissent les conditions irréductibles de ce vivre ensemble et c'est à cet endroit qu'ils peuvent si pas contribuer à trouver des solutions, au moins à se départir des illusions que la militance révolutionnaire véhicule avec elle.

À cet égard, ne prenons qu'un seul trait : la limite, que les psychanalystes appellent castration. De quoi s'agit-il ?

Profitons ainsi que Freud nous y a souvent invité, de l'écrivain pour nous transmettre à sa manière ce que nous développons avec nos concepts. À la fin de son roman, *Le jardin des Finzi-Contini*, Giorgio Bassani le père du narrateur, amoureux déçu de Micòl jouée à l'écran par Dominique Sanda dans le remarquable film de Vittorio De Sica, essaye de convaincre son fils de l'inadéquation de cette relation qui aurait uni des familles incompatibles socialement ; il lui précise :

Dans la vie, si l'on veut comprendre, comprendre vraiment ce que sont les choses de ce monde, il faut mourir au moins une fois. Et alors étant donné que c'est là la loi, mieux vaut mourir jeune, quand on a encore beaucoup de temps devant soi pour se relever et ressusciter... Comprendre quand on est vieux est affreux, beaucoup plus affreux. Pourquoi cela ? Parce qu'on a plus le temps de recommencer à zéro et que notre génération s'est souvent mis le doigt dans l'œil !

Difficile de dire mieux ce que le psychanalyste appelle la castration.

Celle-ci doit s'inscrire dans l'appareil psychique et habituellement elle s'inscrit au travers de la fin de la toute-puissance infantile et du renoncement à jouir de la mère. Bref de l'acceptation de l'interdit de l'inceste, ceci n'étant pas à entendre autrement que comme précisément ce "mourir au moins une fois".

La difficulté actuelle est précisément que celui qui dans le monde d'hier, soutenait cette rencontre avec une première mort en l'exigeant, était le père. C'est l'enseignement de Lacan qui a permis de préciser que ce n'était pas lui pour autant qui était la cause de la nécessité de cette première mort mais qu'il en était seulement l'agent qui en rappelait la nécessité.

Mais aujourd'hui, mutation sociétale aidant, cette première mort risque de ne plus être au programme tant la jouissance d'avoir pu se débarrasser du patriarcat a rendu l'intervention paternelle caduque ; celle-ci n'est plus légitimée par le discours social, au contraire, c'est l'absence de toute limite qui est survalorisée au point même que politiquement on sera aussitôt déclaré de droite, si pas même d'extrême droite si l'on veut rappeler sa pertinence.

Pourtant, l'inscription de cette première mort est humanisante car elle signe l'acceptation de la loi et à rebours, la contourner ne peut qu'être déshumanisant et c'est au titre de ce processus même que l'enfant entre dans le bain de la culture quand il renonce à son désir pour la mère.

C'est d'ailleurs souvent au niveau du corps que se poursuit cette absence de première mort tant le social néolibéral privilégiant à tous crins l'individu, a permis d'échapper à l'intégration de la culture et de la civilisation.

Je reviens alors rapidement – alors que ce serait à développer largement – sur l’incidence de la mutation du social qui nous traverse aujourd’hui pour indiquer que plus que jamais, il est mis au grand jour qu’il y a un lien particulièrement consistant entre le dit social et les pathologies psychiques que nous voyons se développer. Je ne peux résumer la question qu’en suivant une nouvelle fois Freud lorsqu’il déclarait en 1929 dans son “Malaise dans la civilisation” : *« L’homme devient névrosé parce qu’il ne peut supporter le degré de renoncement exigé par la société au nom de son idéal culturel¹⁰. »*

Mais trois ans plus tard, en 1932, dans un entretien de Freud récemment découvert¹¹ et auquel il aurait lui-même donné comme titre *« Les névroses, maladie d’époque »*, il apporte à la question que lui pose son interlocuteur *« Dans quelle mesure la crise mondiale contribue-t-elle au développement des névroses, à cette détresse sexuelle souvent évoquée ?* la réponse suivante : *Je ne suis pas à l’origine de cette expression qui est devenue un slogan et qu’on attribue généralement à la psychanalyse. À mon avis, la détresse sexuelle s’est atténuée sur notre continent grâce à la plus grande liberté des mœurs depuis la guerre. Mais si d’un côté, il y a moins de névroses suscitées par la répression des instincts, on constate, en revanche, une recrudescence des névroses de toutes sortes causées par la licence des instincts. »*

Autrement dit, dès 1932, Freud voit un renversement s’opérer et je me permets d’insister simplement sur sa formulation, si d’un côté *il y a moins de névroses suscitées par la répression des instincts, on constate en revanche une recrudescence des névroses de toutes sortes causée par la licence des instincts.*

Ce ne serait donc plus l’excès d’idéal qui serait aujourd’hui la cause des névroses, ce serait plutôt l’excès de jouissance et l’absence de limite qui la réfrène, empêchant du coup « l’accès au désir », ce dernier obligatoirement ancré dans le manque ainsi que le rappelait clairement Lacan lorsqu’il énonçait : *Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de réfréner la jouissance.*¹²

La thèse qu’alors je soutiendrai, c’est que ce sont les conséquences de cette absence de frein à la jouissance, à l’œuvre depuis un demi-siècle, dont nous devons aujourd’hui constater les effets cliniques.

Mais comme tout le monde peut s’en apercevoir, ceci demande alors de très rigoureusement faire entendre notre position à l’ALI¹³, pour ne pas laisser se faire les confusions que nous venons de rappeler.

¹⁰

¹¹ Reproduit dans le livre de Solal Rabinovitch, *Les paroles restent*, Toulouse, Erès, 2023.

¹²

¹³ Je renvoie à ce propos à l’éditorial récent d’Omar Guerero, la fête des pairs.